

Huis-clos mystérieux et angoissant, l'opéra du jeune compositeur portugais Vasco Mendonça regarde vers Schoenberg et Poulenc.

«The House Taken Over», le bizarre fait maison

THE HOUSE TAKEN OVER de VASCO MENDONÇA

Dir. mus. Etienne Siebens, m.s. Katie Mitchell.
Jusqu'au 17 juillet. Cet opéra fera l'ouverture de Musica le 21 septembre à Strasbourg.

Pari de l'étrangeté réussi. Pour sa création contemporaine de rigueur, le festival d'Aix-en-Provence a refait appel à la metteuse en scène britannique Katie Mitchell (elle avait ébloui l'an passé avec *Written on Skin* de George Benjamin qui sera remonté à l'Opéra-Comique en novembre) et, pour la musique, à un élève de Benjamin, le Portugais Vasco Mendonça. Le résultat est un flux d'angoisse, remugle inconscient revenant soudain «à la surface», dit Mendonça, *tel un banc de poissons*. Avec sa structure étroite et psychique, *The House Taken Over* fait penser à l'*Erwartung* de Schoenberg, à *la Voix humaine* de Poulenc et Cocteau – avec deux héros au lieu d'un. Ici tout est de chambre: l'orchestre (treize instrumentistes), le récit et le décor. Le livret anglais de Sam Holcroft transpose une nouvelle de l'Argentin Cortázar, *Casa Tomada*, le temps d'une heure divisée en trois épisodes, chacun plus court que le précédent.

«Ils». Dans cette «maison envahie» – c'est le sens du titre –, vivent un frère et une sœur, Rosa et Hector, volontai-

rement asservis au souvenir de leurs parents. Chaque jour, ils prennent leur petit-déjeuner, font la poussière, accordent leur montre sur l'horloge à 10 heures puis nettoient les livres un par un, «en partant du dos». Le soir, ils prennent un maté (1). Bientôt, il leur semble entendre des bruits «dans la bibliothèque ou dans la salle à manger».

Le librettiste a ajouté deux éléments à la Casa Tomada de Cortázar, notamment un étrange éclat final scatologique traduisible par : une relation qui donnait de la merde.

Sans qu'on sache pourquoi ni comment, ils en tirent la conviction qu'«Ils» ont pris possession d'une partie de la demeure. Rosa et Hector, portes condamnées, se réfugient à la cuisine, reprennent leurs activités en plus serré (désormais, ils règlent leurs montres à 9 h 30, car le ménage est fini plus tôt, etc.). A la fin, réfugiés dans l'entrée, ils se voient forcés de quitter la maison familiale.

Holcroft n'a pas opté pour la lecture politique, fréquente, de la nouvelle, à savoir que les intrus représenteraient les péronistes envahissant la société traditionnelle. Elle a déplacé le curseur vers la névrose en ajoutant deux éléments

absents de *Casa Tomada*: l'obsession de la sœur pour la maternité (même si Cortázar insistait sur le côté incestueux du lien d'Hector et Rosa) et un étrange éclat final scatologique traduisible par : une relation qui donnait de la merde. Katie Mitchell joue, comme pour *Written on Skin*, d'un espace habité et inhabité, laissant durant toute l'heure une

partie de la scène littéralement hantée par le vide.

Marécageux. Côté musique, Mendonça semble avoir eu à cœur de matérialiser sa métaphore du «banc de poissons» en jouant de toutes les couleurs percussives possi-

bles, se branchant en direct non sur les frayeurs des héros mais sur leurs doutes, leurs souvenirs-écrans, l'informulé, le marécageux de l'esprit. Le faible effectif (un instrument par pupitre ou presque) sert une texture moirée et tectonique, chaque timbre, couleur étant à la fois un embrayeur et un point de trame harmonique. Où l'on reconnaît l'influence de Benjamin et d'une tradition britannique plus courtoise que dérangeante. Au chant (mezzo et baryton unis dans le médian), un expressivisme bien servi par Oliver Dunn et Kitty Whately en obsessionnels émouvants.

É.Lo. (à Aix)

(1) Une infusion que boivent les Argentins.